



Renouveler l'histoire de la famille

Claire Lemerrier

► To cite this version:

Claire Lemerrier. Renouveler l'histoire de la famille. Informations sociales, 2008, 147, pp.94-103.
halshs-00412051

HAL Id: halshs-00412051

<https://shs.hal.science/halshs-00412051>

Submitted on 31 Aug 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Renouveler l'histoire de la famille

Les méthodes d'analyse développées dans le cadre de l'histoire de la famille ont notamment porté sur les « réseaux familiaux », permettant ainsi de renouveler les problématiques. Que ce soit au regard des liens sociaux, des stratégies familiales ou encore des parcours migratoires, l'analyse des réseaux a, dès lors, favorisé une meilleure compréhension des évolutions majeures de la société.

La vitalité de l'histoire de la famille ne se dément pas depuis quelques décennies : en témoigne tant l'édition de synthèses, comme *l'Histoire de la famille*, parue en 1986 chez Armand Colin, que la création de revues spécialisées, comme *The History of the Family*, née en 1996. Les recherches portent aussi bien sur les représentations culturelles de la famille que sur son rôle économique ou encore sur les déterminants de l'alliance, et s'appuient sur des méthodes variées, des plus quantitatives, issues de la démographie, aux plus qualitatives, mobilisant par exemple les journaux intimes au service de l'histoire de la vie privée.

Depuis les années 1990, le mot réseau est de plus en plus employé dans ce domaine, qu'il soit qualifié de « migratoire », de « parental » ou de « familial ». Il ne signale pas toujours l'usage de la *network analysis*, ensemble de techniques développées depuis les années 1970 sur la base de la théorie des graphes. Il renvoie plutôt à un intérêt diffus pour les liens sociaux. Certains auteurs parlent de « réseau familial » pour évoquer quelque chose de plus large qu'un ménage ou une lignée, sans pour autant le définir très précisément. Mais l'intérêt pour les « réseaux » a aussi incité à en proposer des définitions et des méthodes d'étude plus précises, visant en particulier à reconstituer et à décrire systématiquement tous les liens d'un certain type au sein d'un ensemble d'individus. La volonté de coder la présence de ces liens, de quantifier leur importance et de comprendre leur structure d'ensemble a contribué à renouveler certaines problématiques de l'histoire de la famille.

Voir la famille autrement

L'application de l'analyse de réseaux à la famille peut aider à porter un nouveau regard sur cet objet, trop souvent prisonnier d'une autre représentation formelle si classique qu'elle en devient invisible :

l'arbre généalogique. Malgré des travaux récents sur l'histoire de ce mode de représentation, lorsqu'il s'agit d'évoquer une histoire familiale un peu complexe, on dessine le plus souvent un arbre, sans s'interroger plus avant sur ce que cela implique : la concentration de l'attention sur les hommes et sur les lignées paternelles, ou encore un repérage difficile des alliances répétées entre lignées.

L'anthropologue D. White, travaillant sur des données généalogiques issues aussi bien de la Bible que de l'observation d'un clan de nomades en Turquie, a proposé une autre représentation fondée sur les graphes de réseaux, qui vise en particulier à rendre plus visibles et mesurables ces alliances complexes. Alors que dans un arbre généalogique, les individus sont représentés par des figures géométriques et les mariages et descendance par des traits, un point, chez lui, symbolise une union reproductive, et un trait un individu (il relie le point qui représente le mariage de ses parents à celui de son propre mariage).

« *La carte n'est pas le territoire* », rappelle D. White dans un de ses articles (White et Jorion, 1996) : pas plus qu'un arbre généalogique, une représentation de réseau ne peut pas être complètement neutre, encore moins refléter toute la richesse de la réalité sociale observée. Cependant, sa nouveauté peut avoir des vertus : en surprenant le lecteur, elle l'amène à se poser des questions. Le graphe n'en reste pas moins un simple outil : l'important est de bien choisir les liens que l'on y représente ou non, en fonction de ce que l'on veut démontrer. On n'a jamais une image exacte du réseau d'une personne ou d'un ensemble de personnes. En revanche, on peut décrire les configurations produites par un ou quelques types de liens (alliance, endettement, vente de terres, etc.), pour peu que ceux-ci soient bien définis, en fonction des sources disponibles et du sens qu'ils avaient pour les acteurs étudiés.

Ainsi, P. Bearman, étudiant la petite noblesse anglaise des XVI^e et XVII^e siècles, constate que les généalogies indiquent des liens non symétriques : telle lignée se dit apparentée à telle autre, qui, en retour, l'ignore. Peut-on ne pas être le cousin de son cousin ? L'auteur prend au sérieux cette question, traitant la parenté comme un lien volontaire, une véritable revendication. Il identifie ainsi une hiérarchie entre groupes, les moins influents se déclarant parents des plus influents, sans retour. Cependant, au fil du temps, les déclarations se symétrisent : l'affirmation généalogique « vers le haut » est un phénomène daté (Bearman, 1993).

C'est dire que l'analyse quantifiée de réseaux ne doit pas se couper des recherches plus qualitatives, qui, à partir de journaux intimes, de correspondances ou de livres de famille, ou encore d'éléments juridiques comme les interdits de mariage, ont permis de mieux comprendre ce que désignaient les mots parent, ami ou cousin dans différentes sociétés du passé.

Les vertus de la quantification

Pour autant, la quantification garde sa force propre, qui est avant tout d'obliger à envisager toutes les situations possibles, et pas seulement des histoires « réussies ». Trop d'historiens se contentent en effet de raconter le parcours de tel individu connu pour avoir obtenu un grand pouvoir, et d'expliquer *a posteriori* ce succès par la présence d'un grand nombre de liens : l'appui de parents proches, des alliances judicieuses, des amis bien placés... Cependant, un tel récit ne prouve pas grand-chose. Y avait-il d'autres individus aussi bien dotés, et ont-ils obtenu les mêmes réussites ? Ces liens sont-ils antérieurs au succès, ou n'en sont-ils pas en partie la conséquence ? N'y a-t-il pas de parcours réussis sans liens identifiables ? Considérer un plus grand nombre de trajectoires, mieux définir quels liens on prend en compte et quel rôle causal on leur suppose sont des conditions pour une véritable analyse de réseaux, permettant de mesurer l'influence de la famille sur tel ou tel comportement.

D'ailleurs, les recherches qui respectent ces précautions méthodologiques ne concluent pas toujours que les liens privés sont ce qui compte le plus. Ainsi, une équipe de chercheurs allemands, autour de G. Fertig, suit trois villages aux XVIII^e et XIX^e siècles, en étudiant notamment l'impact des liens personnels sur le marché de la terre. Or, les prix pratiqués sont davantage influencés par l'existence d'institutions comme les hypothèques ou les notaires que par la différence entre transactions au sein ou en dehors de la famille élargie (Fertig, 2005). D'autres études, comme celle de F. Boudjaaba sur la région de Vernon à la même période, donnent des résultats un peu différents : là, c'est une logique de résidence, locale ou non, qui paraît peser le plus sur le fonctionnement du marché (Boudjaaba, 2005). Les relations entre familles et marchés fonciers peuvent encore être l'objet de découvertes. L'analyse de réseaux ouvre de nouvelles pistes qui ne vont pas forcément dans le sens de plus d'influence des liens familiaux.

Alliances et stratégies familiales

Depuis maintenant plus de trente ans, la notion de « stratégie familiale » fait l'objet de controverses, en histoire comme en sociologie et en anthropologie (Fontaine, 1995). L'observation de phénomènes d'entraide, de cooptation politique, de répartition des risques économiques entre parents, ou encore d'alliances répétées dans telle ou telle direction doit-elle nous amener à identifier la famille comme un acteur social collectif doté de stratégies ? Et parler de stratégie implique-t-il une réelle optimisation, des choix délibérés orientés vers un but bien défini ?

L'analyse de réseaux ne propose pas de réponse univoque à ces questions. Le sociologue américain R. Burt considère les liens sociaux comme le produit d'un choix rationnel des individus, qui pratiqueraient une véritable « *chirurgie des liens* », choisissant au

cas par cas, en fonction de leurs intérêts, avec qui s'allier ou cesser d'échanger (Burt, 1992). Mais il étudie avant tout les firmes et les managers contemporains : ses propositions ne sont pas forcément transposables en histoire de la famille. Ce sont des approches plus descriptives des liens sociaux, notamment des alliances et des parrainages, qui ouvrent des horizons plus intéressants. Au lieu de simplement considérer chaque famille comme un groupe, elles insistent sur la diversité des configurations internes, plus ou moins denses, plus ou moins fermées, avec des rôles répartis de façon différente – et souvent sur le fait que plusieurs formes et stratégies peuvent s'avérer gagnantes.

Cette approche était présente dès les années 1980 chez G. Levi, un des fondateurs italiens de la micro-histoire, qui s'intéressait lui aussi aux rapports entre liens familiaux et marchés fonciers. Soulignant que « *la famille [...], comme un ensemble de parents et d'alliés qui coopèrent, ne se structure pas comme un groupe uniforme d'individus ayant des devoirs et des droits égaux, mais comme un ensemble différencié et hiérarchisé, quoique fortement cohérent* », il a ouvert la voie à l'étude précise de ces structures internes des familles ou des « *fronts de parenté* » (Levi, 1989). Nécessitant des données très riches sur des liens de plusieurs sortes (et leur chronologie), les recherches de ce genre se limitent en général à l'étude d'un petit groupe d'élite, ou d'un ou de quelques villages. À cette échelle, il est possible d'étudier des « *réseaux complets* », c'est-à-dire l'ensemble des liens, mais aussi des absences de lien entre un nombre fini d'individus. On peut alors caractériser précisément la « *centralité* » de tel individu ou de telle famille, l'isolement d'autres, la densité particulière de « *cliques* », etc.

C'est ainsi en étudiant 2 000 couples ayant résidé dans une centaine de fermes du village autrichien de Feistritz, de 1850 aux années 1960, que L. Brudner et D. White mettent au jour des régularités dans les types d'alliances, ainsi que dans les choix d'acheteurs lorsqu'une terre doit être vendue (Brudner et White, 1997). Les héritiers principaux ne se marient pas entre eux, mais avec des héritiers secondaires ou avec leurs descendants, à qui, le cas échéant, les terres sont aussi vendues. Tout cela se passe au sein d'un groupe réduit. De ce fait, la taille des parcelles se maintient, sans concentration ni morcellement, jusqu'à ce que ce système éclate. Les auteurs affirment en outre que les villageois sont conscients, sinon de ces régularités d'ensemble, du moins du fait que telle ou telle alliance en redouble une autre qui a eu lieu plusieurs générations avant. Sans qu'il y ait un véritable calcul rationnel, on peut donc parler de stratégies collectives, toutefois à l'échelle du groupe des héritiers plus que de telle ou telle lignée particulière.

Une des études les plus célèbres en analyse de réseaux est issue d'un vaste projet de numérisation de l'ensemble des relations au sein des élites florentines entre le XIII^e et le XV^e siècle : leur lieu de

résidence, leurs mariages et leurs activités économiques et politiques nous sont connus par des sources d'une richesse exceptionnelle. J. Padgett et C. Ansell s'interrogent sur les ressorts de l'arrivée au pouvoir des Médicis au début du XV^e siècle, ainsi que du soutien que leur ont prêté ou non d'autres familles (Padgett et Ansell, 1993). Décrivant finement les relations d'alliance et économiques entre les grandes familles de la ville, les auteurs constatent qu'alors que leurs adversaires (les oligarques) étaient de ce point de vue insérés dans un maillage dense et fermé, les Médicis avaient beaucoup plus diversifié leurs relations : les familles avec lesquelles ils se mariaient n'étaient pas celles à qui ils prêtaient de l'argent, par exemple, et ils avaient même quelques liens avec l'autre camp.

Cette structure plus ouverte paraît expliquer, au moins en partie, leur succès politique final. A-t-elle pour autant été créée dans ce but ? Les auteurs répondent clairement par la négative. C'est le renfermement des oligarques sur eux-mêmes, suite à une précédente crise politique qui a, en quelque sorte par défaut, permis aux Médicis d'obtenir une position finalement avantageuse dans le réseau. C'est très tard qu'ils en auraient pris conscience et fait un usage politique. Le but de l'historien est dès lors de comprendre comment des événements comme une guerre ou une révolte, avec les changements culturels qui les accompagnent, peuvent amener certains acteurs à réorienter leurs alliances, leurs liens économiques ou leurs choix de résidence, créant ainsi un nouveau réseau, une nouvelle structure sociale, avec ses lignes de faille prêtes à jouer lors de la crise suivante, voire à la provoquer. L'analyse de réseaux apparaît donc comme un niveau intermédiaire entre l'étude des décisions individuelles et du contexte politique, un niveau « méso », situé entre « micro » et « macro » et dont l'observation peut nous permettre de mieux comprendre des changements sociaux complexes (Rosental, 2002).

Décider de migrer : contexte familial, ressources et contraintes

Les deux exemples précédents soulignent que, selon les époques et les contextes sociaux, la stratégie gagnante en termes d'alliances (et de construction de réseaux d'autres types) n'est pas nécessairement la même, et qu'elle n'est pas toujours consciemment choisie par les acteurs, individuels ou collectifs. De la même façon, les nombreuses études centrées sur les liens entre famille et migration ont souligné que le choix de migrer pouvait difficilement être considéré comme un choix seulement individuel ou comme le pur produit de contraintes collectives. Ces études concernent un plus grand nombre de cas, non circonscrits à une seule communauté. Il ne s'agit pas d'analyse de réseaux au sens strict : la modélisation statistique (analyse de biographies, approches « multi-niveaux ») intervient davantage que la théorie des graphes. Mais c'est sous l'influence de la *network*

analysis que ces modèles intègrent des paramètres de plus en plus fins, décrivant différentes configurations familiales pour tester leur effet sur la propension à migrer.

Le fait de migrer est un comportement assez facile à détecter, y compris dans les sources historiques, qui peut être considéré comme un choix, mais dont les composantes collectives sont également apparentes : migrations en chaîne, information ou aide fournie par des « pionniers »... Le passage à la quantification impose de préciser les hypothèses en la matière, tant en ce qui concerne les frontières du groupe familial que l'influence qu'il est supposé exercer sur la migration de chaque individu.

Ainsi, N. Bonneuil, A. Bringé et P.-A. Rosental ont étudié l'influence, sur le fait de migrer plus ou moins tôt après son mariage, de plus de deux cents variables concernant l'individu et les membres de sa parenté proche (Bonneuil *et al.*, 2008). Cette étude se fonde sur l'enquête « 3 000 familles », qui donne des éléments sur les alliances, sur les migrations, sur le patrimoine et sur les professions pour un ensemble de lignées françaises des XIX^e et XX^e siècles. Elle conclut que rares sont les effets d'ordre familial réellement significatifs ; mais ils sont aussi très subtils. Ainsi, le plus âgé et le plus jeune d'une fratrie tendent à moins migrer ; la présence d'un nouveau-né favorise la migration, contrairement à celle d'un enfant à naître ; plus la profession du grand frère est située haut dans l'échelle sociale, moins le reste de la fratrie migre, tandis que la sédentarité de la grande sœur facilite la migration des plus jeunes. Cependant, au final, il paraît clair que d'autres liens (amicaux, professionnels ?) doivent jouer au moins autant, en particulier sur les migrations de longue distance. Travaillant sur les mêmes données, complétées par des dossiers militaires, L. Kesztenbaum introduit, lui, l'idée d'un « *portefeuille de lieux* » connus dans chaque famille. Il conclut à l'absence d'attraction des lieux liés aux membres les plus anciens de la lignée, et constate qu'un grand nombre de « *pionniers* » migrent vers des communes inconnues de leur famille proche (Kesztenbaum, 2008).

Pour appliquer des méthodes statistiques similaires, deux chercheurs américains ont constitué, à partir des exceptionnelles sources chinoises, une base de données qui répertorie plusieurs centaines de milliers de personnes, dont il est souvent possible de reconstituer l'ascendance masculine, sur dix-sept générations, entre le XVIII^e et le début du XX^e siècle (Campbell et Lee, 2008). La mortalité, les chances de mariage, la fertilité et l'obtention de responsabilités administratives sont observées à la fois à l'échelle du ménage, du voisinage, du village et de la lignée, ce qui permet de souligner que tous les phénomènes collectifs ne se jouent pas au même niveau. Par exemple, la réussite professionnelle de membres du ménage accroît les chances de mariage des autres membres, mais pas celles de leurs parents qui n'habitent pas avec eux. Et si les liens de

parenté plus distants (jusqu'aux cousins germains) peuvent faciliter l'accès à des postes administratifs, à condition toutefois que les parents habitent dans le même village, bon nombre d'« hommes nouveaux » se font aussi une place : plusieurs stratégies sont donc possibles.

Ces études aux conclusions nuancées soulignent l'intérêt d'une description précise des relations au sein de la parenté. À partir des données sur les « 3 000 familles », P.-A. Rosental a proposé en la matière une typologie fondée sur des études de cas précis, mais qui peut ensuite être intégrée dans une modélisation statistique (Rosental, 1999). Elle se fonde sur un indicateur d'« *autocentrage* » des lignées, d'autant plus élevé qu'elles sont marquées par des alliances avec des parents éloignés ou par la présence répétée des mêmes personnes comme témoin aux mariages : moins les familles sont autocentrées, plus chacun de leurs membres a sa propre sphère de référence. Cet indicateur apparaît corrélé avec le fait de migrer ou non, loin ou non, et surtout paraît renvoyer à des stratégies différentes. Dans certains cas, une étude plus « micro » peut permettre de comprendre l'émergence de telles formes familiales.

Conclusion

La mode des réseaux fait souvent de ce mot une boîte noire : il renvoie à un phénomène dont tout le monde reconnaît l'importance, sans pour autant l'analyser pour lui-même. Au contraire, si on s'attelle à une description précise des liens entourant un échantillon d'individus, ou bien traversant un groupe social ou un village, on peut à la fois dégager des motifs, une structure non aléatoire – puis s'interroger sur leur origine – et constater la diversité des formes possibles : toutes les familles, en particulier, ne sont pas des blocs unitaires et dotés de stratégies concertées.

L'approche en termes de réseaux peut donner des éléments de réponse à des questions classiques de l'histoire de la famille, sur les rapports entre parenté et marché de la terre, ou encore sur la transmission des prénoms ou le rôle social du parrainage. Toutefois, elle ne peut être qu'un complément des études qualitatives : ces dernières éclairent le sens qu'ont pour les acteurs les liens répertoriés par les sources, et donnent des indices sur le caractère conscient ou non, volontaire ou non, de la reconfiguration de ces liens. L'analyse de réseaux, parce qu'elle requiert des données très riches, n'est pas toujours possible sur les sources historiques. Cependant, les études qui ont réussi à la mettre en œuvre offrent à la fois des conclusions substantielles et un affinement des questions de recherche, ensuite transposables à d'autres terrains.

Une version plus détaillée de cet article a été publiée dans le numéro 1 de 2005 des *Annales de démographie historique*, accessible sur www.cairn.info.

Bibliographie

- Bearman P-S., 1993, ***Relations into Rhetorics. Local Elite Structure in Norfolk, England, 1540-1640***, New Brunswick, Rutgers University Press.
- Bonneuil N., Bringé A. et Rosental P-A., 2008, « Familial Components of First Migration after Marriage in Nineteenth Century France », ***Social History***, n° 1, p. 36-59.
- Boudjaaba F., 2005, « Parenté, alliance et marché dans la France rurale traditionnelle. Essai d'application de l'analyse de réseaux au marché foncier et immobilier de Saint-Marcel (Normandie), 1760-1824 », ***Annales de démographie historique***, n° 1, p. 33-59.
- Brudner L. et White D., 1997, « Class, Property and Structural Endogamy : Visualizing Networked Histories », ***Theory and Society***, n° 2-3, p. 161-208.
- Burt R-S., 1992, ***Structural Holes***, Cambridge, Harvard University Press.
- Campbell C. et Lee J., 2008, « Villages, Descent Groups, Households, and Individual Outcomes in Rural Liaoning, 1789-1909 », in Tommy Bengtsson et Geraldine P. Mineau (eds.), ***Kinship and Demographic Behavior in the Past***, Berlin, Springer, chapitre 3.
- Fertig G., 2005, « Zwischen Xenophobie und Freundschaftspreis : Landmarkt und familiäre Beziehungen in Westfalen, 1830-1866 », ***Jahrbuch für Wirtschaftsgeschichte***, Heft 1, p. 53-76.
- Fontaine L., 1995, « Rôle économique de la parenté », ***Annales de démographie historique***, p. 5-16.
- Kesztenbaum L., 2008, « Places of Life Events as Bequestable Wealth. Familial Territory and Migration in France, 19th and 20th Centuries », in Tommy Bengtsson et Geraldine P. Mineau (eds.) ***Kinship and Demographic Behavior in the Past***, Berlin, Springer, p. 155-184
- Levi G., 1989, ***Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle***, Paris, Gallimard.
- Padgett J. et Ansell C., 1993, « Robust Action and the Rise of the Medici, 1400-1434 », ***American Journal of Sociology***, n° 6, p. 1259-1319.
- Rosental P-A., 1999, ***Les sentiers invisibles. Espace, famille et migrations dans la France du XIX^e siècle***, Paris, EHESS.
- Rosental P-A., 2002, « Pour une analyse mésoscopique des migrations », ***Annales de démographie historique***, n° 2, p. 145-160.
- White D. et Jorion P., 1996, « Kinship Networks and Discrete Structure Theory : Applications and Implications », ***Social Networks***, n° 18, p. 267-314.

Résumé

Les approches issues de l'analyse de réseaux ont contribué, depuis deux décennies, à un renouvellement de l'histoire de la famille. En proposant d'autres représentations graphiques que les arbres généalogiques et des méthodes pour quantifier l'influence de la famille sur les parcours individuels, notamment sur les migrations, elles ont souligné la diversité des configurations de liens et incité à préciser la notion de « stratégie familiale ». Il en résulte une vision plus nuancée des interactions entre choix et contraintes, entre individuel et collectif.